



**HAL**  
open science

# L'océan Indien dans la géopolitique de l'Europe du nord à l'époque moderne

Indravati Félicité

► **To cite this version:**

Indravati Félicité. L'océan Indien dans la géopolitique de l'Europe du nord à l'époque moderne. *Revue historique de l'océan Indien*, 2019, Guerre et paix en Indianocéanie de l'Antiquité à nos jours, 16, pp.19-32. hal-03247091

**HAL Id: hal-03247091**

**<https://hal.univ-reunion.fr/hal-03247091>**

Submitted on 2 Jun 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## L'océan Indien dans la géopolitique de l'Europe du nord à l'époque moderne

Indravati Félicité  
Université Paris-Diderot  
Laboratoire ICT (Identités, Cultures, Territoires), EA 337

La place de l'océan Indien dans la géopolitique de l'Europe du Nord est un sujet relativement négligé dans l'historiographie des XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles, moins par manque d'intérêt pour le premier espace qu'en raison d'une vision fragmentée du second. En effet, l'Europe du Nord est rarement perçue comme une zone intégrée présentant une cohésion et des dynamiques propres, si bien que les liens tissés entre cette partie du continent et le reste du monde sont rarement considérés comme relevant d'une dynamique régionale. Cela explique qu'outre les activités bien connues des Hollandais et des Anglais<sup>9</sup>, les chercheurs se soient penchés sur la présence des couronnes scandinaves, surtout le Danemark<sup>10</sup>, et dans une moindre mesure, la Suède<sup>11</sup>, laissant largement de côté le domaine germanique qui constitue pourtant une grande partie de la rive sud de la Baltique : on y trouve la Prusse-Brandebourg, les principautés de la Maison de Brunswick, les villes hanséatiques, ou encore les duchés de Gottorp et de Mecklembourg, et de nombreuses principautés plus petites, mais actives tant dans le commerce maritime que sur le plan diplomatique. Certes, et cette énumération en est la preuve, l'Europe du Nord constitue un espace composite, mais elle est également, par bien des aspects, une « Méditerranée du Nord »<sup>12</sup>, un espace unifié. Il est donc intéressant de se pencher sur les dynamiques qui animent cet espace dans ses relations, notamment diplomatiques, avec l'océan Indien.

Un deuxième obstacle au traitement de la question de « l'océan Indien dans la géopolitique de l'Europe du Nord » réside dans le fait que ce

---

<sup>9</sup> K. N. Chaudhuri, *Trade and Civilisation in the Indian Ocean. An Economic History from the Rise of Islam to 1750*. Cambridge : Cambridge University Press, 2005 [1985], p. 80-97 : « The Dutch and English East Asia Companies and the bureaucratic form of trade in Asia ».

<sup>10</sup> Ole Feldbæk, « The Danish trading companies of the seventeenth and eighteenth centuries », in : *Scandinavian Economic History Review*, N° 34-3, p. 204-218 ; Id., « The Danish Asiatic trade 1620-1807 », in : *Scandinavian Economic History Review*, 1991, N° 39-1, p. 3-27 ; Kristof Glamann, « The Danish Asiatic Company, 1732-1772 », in : *Scandinavian Economic History Review*, 1960, N° 8-2, p. 109-149 ; Erik Gøbel, « The Danish Asiatic Company's voyages to China, 1732-1833 », in : *Scandinavian Economic History Review*, 1979, N° 27-1, p. 22-46 ; Sanjay Subrahmanyam, « The coromandel trade of the Danish East India Company, 1618-1649 », in : *Scandinavian Economic History Review*, 1989, N° 37-1, p. 41-56.

<sup>11</sup> Christian Koninckx, « The maritime routes of the Swedish East India company during its first and second charter (1731-1766) », *Scandinavian Economic History Review*, 1978, N° 26-1, p. 36-65.

<sup>12</sup> Fernand Braudel, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, vol. III. Paris : Armand Colin, 1979, p. 91-94.

sont avant tout les activités des compagnies de commerce des Hollandais, des Danois et des Anglais qui ont retenu l'attention des historiens. La question des rapports entre Asie et Europe a donc longtemps été dominée par celle du commerce et de l'économie, faisant la part belle aux marchands et à leurs réseaux et laissant de côté les contacts purement diplomatiques, ou traitant la diplomatie comme une activité subordonnée à l'expansion commerciale des Européens du nord dans l'océan Indien, et non comme un domaine à étudier pour lui-même. La recherche récente a prouvé que les relations diplomatiques entre les souverains asiatiques et les grandes monarchies européennes étaient indissociables des relations commerciales. Néanmoins, la hiérarchie établie par les historiens entre les acteurs de la diplomatie les a amenés à reléguer ceux de l'océan Indien et d'Europe du Nord à la périphérie des grandes puissances qui dominent, à l'époque, le concert diplomatique. En Asie, quatre « Grands » retiennent ainsi généralement l'attention : l'Empire Ottoman, la Perse safavide, l'Inde moghole et la Chine, éventuellement le Japon, mais ses relations diplomatiques avec l'Europe sont généralement considérées comme étant trop particulières, surtout après la mise en place du sas de Deshima<sup>13</sup>, pour être comparées à celles qu'entretiennent les autres cours asiatiques avec l'occident. En Europe, les grandes puissances considérées sont la cour de France, celle d'Angleterre, la cour pontificale et les cours ibériques. Ces théâtres politiques très exposés, de part et d'autre de l'Eurasie, apparaissent généralement comme producteurs des règles du jeu diplomatique, tandis que les autres lieux sont en général considérés comme des endroits périphériques où, si des événements diplomatiques se produisent, leur portée est avant tout anecdotique, et en aucun cas déterminante pour les relations globales qui se mettent alors en place.

Pourtant, des rencontres diplomatiques eurent lieu entre acteurs de l'océan Indien et du Nord. L'objectif de cet article est de montrer qu'elles ont contribué à façonner le fonctionnement des relations internationales en alimentant, à l'époque moderne, les réflexions d'une portée générale sur la diplomatie et les échanges eurasiatiques. Il s'agira aussi de mettre en lumière le rôle des « petites puissances »<sup>14</sup>, ou puissances de second rang<sup>15</sup> dans cette relation.

---

<sup>13</sup> Francine Hérail, *Histoire du Japon des origines à la fin de l'époque Meiji : Matériaux pour l'étude de la langue et de la civilisation japonaises*. Paris : Publications orientalistes de France, 1986, p. 328-333.

<sup>14</sup> Christine Ingebritsen, Iver Neumann, Sieglinde Gstöhl et alii (dir.), *Small States in international relations*. Seattle : University of Washington Press-Reykjavik University of Iceland Press, 2006.

<sup>15</sup> Indravati Félicité, « Une diplomatie de second rang ? Le rôle des experts dans les relations du duché de Gottorp avec les grandes puissances (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles) », in : Stanislas Jeannesson, Fabrice Jesné et Éric Schnakenbourg (dir.), *Experts et expertises en diplomatie. La mobilisation des compétences dans les relations internationales du congrès de Westphalie à la naissance de l'ONU*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, p. 35-48.

Dans un premier temps, nous nous intéresserons aux différentes formes de relations qui existent entre l'Europe du Nord et l'océan Indien entre le XVI<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècle.

Puis, certains projets destinés à lier les deux espaces au XVII<sup>e</sup> siècle seront présentés.

Enfin, le rôle des voyageurs, diplomates et marchands du Nord dans la construction d'une image européenne de l'océan Indien et des cours asiatiques sera étudié.

### **Les relations entre l'Europe du Nord et l'océan Indien depuis le XVI<sup>e</sup> siècle**

Pour commencer, un essai de définition de ce que signifie « Europe du Nord » pour les contemporains s'impose. L'Angleterre et les Provinces-Unies font, à l'époque, partie de cet espace, mais y occupent une place à part : elles sont alors identifiées aux « puissances maritimes ». Ce que l'on appelle à l'époque « le Nord » correspond aux régions riveraines de la mer du Nord et au bassin de la Baltique, où l'on trouve, entre autres, des entités politiques distinctes : les deux couronnes scandinaves, rivales entre elles : Suède et Danemark ; les villes et principautés du nord du Saint-Empire romain germanique ; enfin, le nord de la Pologne. À partir du règne Pierre le Grand, la Russie s'impose elle aussi dans la région, notamment à la faveur d'une politique dynastique qui la place en position d'arbitre en période de conflit<sup>16</sup>. Cette région se caractérise par un morcellement politique ; il en résulte une forte densité de frontières et de souverainetés. Il s'y trouve aussi bien des royaumes, des principautés soumises à l'empereur, que des villes marchandes dépendant elles aussi d'un suzerain, mais très autonomes dans la réalité. Ainsi, les villes de la Hanse sont, depuis le Moyen Âge, omniprésentes dans le commerce entre l'Europe occidentale et la Russie : elles font survivre l'héritage d'une alliance très prestigieuse dont l'âge d'or se situe aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles<sup>17</sup>.

Parmi les autres spécificités qui marquent le rapport du Nord à l'océan Indien, il faut compter la situation géographique. Il existe en effet plusieurs routes possibles vers l'océan Indien : celle, ancienne, passant par l'Europe centrale et orientale – aussi appelée « route des Vikings », parce qu'il existait au début du Moyen Âge une liaison entre la Baltique occidentale, notamment l'important centre commercial viking de Haithabu (ou Hedeby), et le Moyen-Orient<sup>18</sup>. Cette route quelque peu délaissée à la fin du Moyen Âge n'est pas complètement oubliée à l'époque moderne.

---

<sup>16</sup> Indravati Félicité, « Pierre le Grand et les duchés du Nord au début du XVIII<sup>e</sup> siècle: entre considérations dynastiques et intérêts économiques », in : *Revue de Synthèse*, N°139, 2018/1-2, 2018, p. 143-171.

<sup>17</sup> Philippe Dollinger, *La Hanse XII<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles*. Paris : Aubier, 1963.

<sup>18</sup> Fred Schwind, « Fern- und Nahhandel der Wikingerzeit nach historischen Quellen mit besonderer Berücksichtigung der Situation von Haithabu », in : H. Jankuhn et alii (dir.), *Handelsplätze des frühen und hohen Mittelalters*. Weinheim : Acta Humaniora, 1984, p. 292-304.

La deuxième route vers l'océan Indien est évidemment celle qui emprunte la Méditerranée, pour passer ensuite par le Levant (Syrie, Liban, Palestine actuels). Néanmoins, les affrontements entre l'Empire Ottoman et certaines puissances chrétiennes se jouent dans cette mer, ce qui y rend la navigation difficile ; elle est en outre connue pour être un nid d'espions<sup>19</sup>. Enfin, depuis le Moyen Âge, les Vénitiens et les Ottomans contrôlent le commerce dans cette région et y imposent des droits de douane importants sur toutes les marchandises venant notamment de l'océan Indien ; la concurrence portugaise s'y fait également sentir dès le début de l'époque moderne. Ces puissances mènent une politique visant à affirmer leur monopole, ce qui rend difficile la participation de marchands d'autres origines à ce commerce ; par ailleurs, les marchandises du nord devraient, pour atteindre la Méditerranée, traverser le continent européen du nord au sud, ce qui diminuerait la rentabilité d'une telle entreprise.

La dernière route est celle du Cap de Bonne-Espérance empruntée par les Portugais à partir de 1488. Des voyageurs et marchands allemands l'empruntent très tôt grâce aux connexions ibériques des maisons marchandes d'Augsbourg et de Nuremberg, comme les Fugger et les Welser<sup>20</sup>. Les princes allemands du nord ne la découvrent réellement qu'au début du XVII<sup>e</sup> siècle comme une alternative aux routes traditionnelles que nous venons de citer, notamment lorsque le shah de Perse leur propose un traité de commerce autour de 1600<sup>21</sup>.

Le statut politique de ces entités est particulier : elles sont riches, certes, et même plus riches que certains princes, mais cette richesse ne signifie pas qu'elles sont indépendantes, ni qu'elles peuvent mener une diplomatie autonome en direction des princes de l'océan Indien : ainsi, Lübeck et Brême sont soumises à l'empereur germanique, et Hambourg réclame elle aussi ce statut, mais cela est contesté par le roi de Danemark, qui la considère comme relevant de sa domination. Dantzig quant à elle est vassale du roi de Pologne, mais est culturellement une création allemande, fondée au Moyen Âge par des marchands allemands qui avaient obtenu un privilège du roi de Pologne pour exercer leur activité dans son royaume. Il en va de même des principautés allemandes, par exemple du prince électeur de Brandebourg (qui deviendra roi en Prusse en 1701) et du duc de Schleswig-Holstein : soumis à l'empereur, ils détiennent dans les faits des prérogatives très étendues, connues sous le terme de « libertés germaniques » et font pleinement partie de la « société des princes »<sup>22</sup>. Ces villes et ces princes sont

---

<sup>19</sup> Dejanirah Couto, « Spying in the Ottoman Empire: Sixteenth-Century Encrypted Correspondence », in : Francisco Bethencourt et Florike Egmond (dir.), *Cultural Exchange in Early Modern Europe, Vol. III: Correspondence and Cultural Exchange in Europe, 1400-1700*. Cambridge : Cambridge University Press, 2007, p. 274-312.

<sup>20</sup> Franz Hümmerich, *Die erste deutsche Handelsfahrt nach Indien 1505/06. Ein Unternehmen der Welser, Fugger und anderer Augsburger sowie Nürnberger Häuser*. Munich et Berlin: Oldenbourg, 1922.

<sup>21</sup> Sanjay Subrahmanyam, *L'empire portugais d'Asie 1500-1700*. Paris : Points, 2013 [1993], p. 257-259.

<sup>22</sup> Lucien Bély, *La société des princes XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*. Paris : Fayard, 1999.

admis dans le concert diplomatique et ont le droit de conclure des alliances avec des souverains étrangers, un droit qu'ils revendiquent justement comme la preuve de leur appartenance à la communauté des États<sup>23</sup>. La diplomatie, au-delà de sa fonction de mise en contact d'espaces différents, est donc également un acte qui confère à celui qui l'exécute la qualité d'acteur politique à part entière. Pour des « quasi-souverains » que nous venons d'évoquer, il est donc intéressant de prouver, par l'affichage de leurs liens avec des souverains asiatiques, qu'ils font pleinement partie de la communauté des États. Ainsi, au XVII<sup>e</sup> siècle, les puissances européennes prennent contact officiellement, selon les rituels diplomatiques connus sur le continent, avec les souverains de l'océan Indien, rattachant ainsi la société des princes d'Europe à la scène diplomatique asiatique. Cela constitue souvent pour certains princes européens un moyen de se connecter à des circuits mondialisés et de bénéficier eux aussi de ces échanges eurasiatiques.

À cet égard, le nord se caractérise par une synergie particulière, car il met en contact deux groupes qui unissent leurs forces : les marchands et les princes. Le premier groupe est constitué de marchands qui possèdent le capital et le savoir-faire nécessaires à l'expansion, commerciale, mais aussi culturelle et politique. Ainsi, leur expertise de la navigation, leur familiarité avec les contrats, la vente et la recherche de marchés leur permettent souvent de proposer aux princes des projets commerciaux. Le deuxième groupe est donc celui des princes, qui, seuls, possèdent la légitimité politique pour entrer en négociation avec leurs homologues de l'océan Indien, et notamment du sous-continent indien, notamment pour signer avec eux des traités. Cette association entre princes et marchands n'est pas l'apanage du Nord, mais le rôle des seconds a souvent été privilégié par rapport à celui des premiers dans l'historiographie.

Une étude attentive des sources émanant des institutions impériales montre que l'empereur germanique est prêt à s'appuyer sur cette association, qu'il croit capable de connecter le monde allemand au commerce avec l'outre-mer ; en effet, le Saint-Empire romain germanique n'a pas de façade maritime étendue vers le sud, même s'il reste très lié aux républiques marchandes italiennes, qui ont autrefois fait partie de l'Empire et lui demeurent parfois proches, à l'instar de la ville de Florence<sup>24</sup>. Durant la guerre de Trente Ans, l'empereur Ferdinand II demande aux villes hanséatiques de créer conjointement avec la couronne d'Espagne une compagnie de commerce qui naviguerait vers les Indes, orientales et occidentales, et donc vers l'océan Indien, pour le bien de tout l'Empire<sup>25</sup>.

---

<sup>23</sup> Sur le lien entre cette identité politique et le droit de participer aux négociations diplomatiques, voir Indravati Félicité, *Négociier pour exister. Les villes et duchés du nord de l'Empire face à la France (1650-1730)*. Berlin/Boston : De Gruyter Oldenbourg, 2016.

<sup>24</sup> Karl Otmar von Aretin, *Das Reich. Friedensgarantie und europäisches Gleichgewicht 1648-1806*. Stuttgart : Klett-Cotta, 1986, p. 103.

<sup>25</sup> Anja Amend-Traut, « Die Bemühungen um eine Handelskompanie zwischen den Hansestädten und Spanien », in : Anja Amend-Traut, Albrecht Cordes, Wolfgang Sellert (dir.), *Geld, Handel, Wirtschaft: Höchste Gerichte im Alten Reich als Spruchkörper und Institution*. Berlin : De Gruyter, 2013, p. 61-89.

Certes, les Hanséates répondent négativement à l'injonction de l'empereur, notamment parce que Lübeck, Brême et Hambourg craignent qu'en raison de l'affrontement religieux, exacerbé dans l'Empire depuis 1618, leurs partenaires du camp protestant ne leur tiennent rigueur de l'alliance avec l'Espagne, championne du camp catholique. Mais cet épisode montre surtout que, pour les empereurs, la façade maritime nordique, de la mer du Nord à la Baltique, constitue un maillon permettant de lier l'espace germanique au reste du monde. Elle est donc identifiée comme un ensemble régional cohérent.

Un élément extérieur modifie ces équilibres à partir du XVII<sup>e</sup> siècle : la Russie, en phase d'expansion vers l'ouest, détient les clés vers l'Asie : elle contrôle les routes, une grande partie des savoirs géographique, culturel, économique et diplomatique sur l'Inde, la Chine.

Le dernier élément qui empêche une expansion des Européens du nord vers l'océan Indien est l'avance qu'ont prise leurs voisins anglais, danois et surtout hollandais dans cette région.

Les Européens du nord tentent de tirer parti de cette avance hollandaise. Ainsi, les publications des géographes et des voyageurs néerlandais : récits de voyage, descriptions, cartes, géographies, dessins sont très tôt traduits en langue allemande<sup>26</sup>. On doit également mentionner ici une description précoce de la Grande Île, en langue allemande, dont l'auteur est Hieronymus Megiser (v. 1554-1618 ou 1619). Cet humaniste était né à Stuttgart et devenu professeur d'histoire à l'université de Leipzig et historiographe de l'Électeur de Saxe Christian II (1583-1611). Megiser fut le premier Européen à publier une description de Madagascar en 1609 sans cependant s'y être rendu lui-même, mais en se fondant sur des récits de navigateurs néerlandais<sup>27</sup>.

Partant de cette base, et dans une volonté de surmonter leur retard en terme d'exploration effective de ces régions, les Allemands du nord produisirent un nouveau type de savoir sur l'océan Indien, qui, finalement, les amena à développer une perception particulière de la place des souverains des « Indes orientales » dans la diplomatie. Ils développèrent une vision géopolitique de l'océan Indien comme d'un espace divisé en trois zones : un ouest / nord-ouest dominé par les contacts et rivalités entre la Perse safavide et l'Inde moghole ; ensuite, une partie orientale vue comme un paradis des épices et des marchandises lucratives ; enfin, une Indianocéanie vue comme un passage périlleux, aux abords du Cap de Bonne-Espérance, lieu de tous les dangers avec les îles Maurice, Bourbon et Madagascar, qui constituaient des havres permettant aux navigateurs de se reposer, de se protéger en cas de tempête, et de se ravitailler, mais sans constituer des destinations finales.

<sup>26</sup> Olfert Dapper, *Eigentliche Beschreibung der INSULEN in Afrika: Als da seynd Madagaskar, od die Lorentz-Insel, die Tohmas-Insel, die Kanarischen-Inseln, die Inseln des Grünen Vorgebürges, Malta, und andere...* Amsterdam : Meurs, 1671.

<sup>27</sup> Hieronymus Megiser, *Warhafftige gründliche und außführlich sowol Historische als Chorographische Beschreibung der uber außreichen mechtigen und weitberühmbten Insul Madagascar, sonsten S. Laurentii genandt...* Leipzig et Altenburg : Grosse, 1609. Sur Megiser : Ludwig Theodor Elze, « Megiser, Hieronymus », *Allgemeine Deutsche Biographie*, T. 21. Leipzig : Duncker & Humblot, 1885, p. 183-185.

Si on en croit les publications en langue allemande, l'Indianocéanie était alors perçue comme un lieu à part, assimilé à l'Afrique de l'Est, dont les régions les plus familières étaient le Mozambique et surtout l'Abyssinie. Avec ce dernier royaume, le prince Ernest I<sup>er</sup> de Saxe-Gotha avait même eu des contacts diplomatiques au lendemain de la guerre de Trente Ans, notamment grâce aux contacts noués par le Lübeckois Peter Heyling avec le négus quelques années auparavant<sup>28</sup>. Cet espace apparaissait comme dominé par des souverains avec qui on négociait pour le ravitaillement, et, de plus en plus, au fur et à mesure que l'on avançait dans le XVII<sup>e</sup> siècle, comme soumis à la pression française.

### **Le commerce avant tout ? Guerre, paix et projets commerciaux**

Il existe donc bien, à l'époque moderne, une vision géopolitique spécifique de l'océan Indien dans le Nord. Dans cette représentation, les souverains persans et moghols sont perçus comme les plus impressionnants, et les plus proches. Cela apparaît particulièrement bien à l'occasion d'une ambassade envoyée par le duc de Schleswig-Holstein-Gottorp auprès du shah Sefi I<sup>er</sup> (r. 1629-1642), dans le but de capter le commerce des soies de Perse. Cette ambassade a surtout été étudiée dans la perspective des relations interculturelles<sup>29</sup> et sa dimension diplomatique a été laissée de côté au motif qu'il s'agissait d'un événement anecdotique et que ce petit duché allemand n'était pas un acteur suffisamment important dans la société des princes. Pourtant, par sa situation sur la péninsule du Jutland, il contrôlait un passage stratégique entre la Baltique et la mer du Nord et pouvait s'appuyer sur des connexions anciennes avec le nord de l'Allemagne, les villes de la Hanse et la Russie<sup>30</sup>.

Cette ambassade est intéressante à plus d'un titre. D'abord, par son déroulement et ensuite en raison de son influence sur la construction du premier orientalisme allemand. Nous nous intéressons ici principalement au premier aspect, le déroulement. Une fois la mission des Allemands à Ispahan terminée, un membre de l'ambassade, le jeune gentilhomme Johann Albrecht von Mandelsloh, décide de quitter ses collègues pour continuer seul le voyage vers l'Inde et rentrer ensuite en Europe par l'océan Indien<sup>31</sup> ; il avait préparé sa séparation du reste de l'ambassade avec le duc, mais sans en avertir les ambassadeurs, et le duc lui avait fourni, avant son départ, des lettres de créance pour les souverains indiens, ce qui montre bien qu'il ne s'agissait pas seulement pour lui de visiter des pays inconnus, mais bien de

---

<sup>28</sup> August Beck, *Ernst der Fromme, Herzog zu Sachsen-Gotha und Altenburg : ein Beitrag zur Geschichte des 17. Jahrhunderts*, vol. 1. Weimar : Böhlau, 1865, p. 562 sq.

<sup>29</sup> Elio Brancaforte, *Visions of Persia : Mapping the travels of Adam Olearius*. Cambridge (Massachusetts) : Harvard University Press, 2003.

<sup>30</sup> Indravati Félicité, « Entre Mars et Vénus. Pierre le Grand dans les villes et duchés du nord de l'Allemagne (1716) », *Quaestio Rossica*, N° 6, 2018/3, p. 643-657.

<sup>31</sup> *Voyage en Perse & en Inde (1637-1640). Le journal de Johann Albrecht von Mandelsloh. Présentation, notes et traduction de Françoise de Valence*. Paris : Chandeigne, 2008.



mener des négociations au nom de son maître. Mandelsloh a tenu pendant tout son voyage un journal, en partie inédit<sup>32</sup>. Il en ramène la première description de l'Inde et de l'Indianocéanie en langue allemande. Cette ambassade démontre la volonté des princes allemands de mieux connaître l'océan Indien et la manière dont pouvait s'organiser, dans le Nord, un réseau d'expertises convergeant vers l'exploration, la prise de contact et la collecte d'informations sur l'océan Indien.

Le journal de Mandelsloh est intéressant dans cette perspective, car il présente un état des savoirs sur la guerre et la paix dans l'océan Indien, donc une vision géopolitique. Il montre aussi comment les diplomates s'informaient, acquéraient et produisaient de nouveaux savoirs, leur utilisation et la perception que pouvaient avoir les contemporains de l'utilité de ce savoir. Enfin, ce journal permet de suivre les déplacements de Mandelsloh, les aléas de son voyage et la manière dont un diplomate se déplaçait entre trois continents.

Par ailleurs, on voit apparaître une cohérence régionale du Nord quand il est question de relations avec l'océan Indien. Le projet repose en effet sur l'initiative d'un marchand de Hambourg qui propose au duc de Gottorp de conférer une légitimité politique à une compagnie de commerce qu'il s'engage à financer par des levées de fonds effectuées dans les milieux marchands, avec la perspective de partager ensuite les bénéfices. Le duc ayant approuvé ce plan, des négociations préliminaires sont menées avec la couronne de Suède, qu'il s'agit d'impliquer afin de ne pas susciter sa jalousie, et avec la cour de Russie puisque l'ambassade devra passer par le territoire du tsar<sup>33</sup>. Lorsque les détails matériels sont réglés, l'empereur germanique, dont le duc est le vassal, est sollicité : sans son accord, la compagnie ne peut être créée et une diplomatie officielle n'est pas possible.

Le projet persan n'aboutit pas à un accord commercial, mais il sera repris en 1713-1725 pour convaincre le tsar Pierre le Grand que le duché de Gottorp est le maillon qui lui permettra d'effectuer la jonction entre commerce asiatique (vallée de l'Indus) et commerce atlantique, et de contrôler ainsi le commerce mondial<sup>34</sup>. On remarque ainsi qu'il existe à l'époque une conscience très nette des enjeux globaux du commerce avec l'océan Indien, et la reprise du projet tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle et même, encore, au XIX<sup>e</sup> siècle, est symptomatique de cette prise de conscience.

L'Électeur de Brandebourg, en 1649-1650, élabore également un projet de compagnie des Indes orientales. On remarque qu'il s'appuie sur les mêmes circuits, typiques des logiques régionales d'Europe du Nord<sup>35</sup>. Ainsi,

<sup>32</sup> Staatsbibliothek Berlin, Ms. germ. Quart. 218 : « *Journal und Observation Meiner Anderen Rejse nach Musco und von Dannen ferner Nachdem Königreich PERSIA* ».

<sup>33</sup> Ernst Markus Kiecksee, *Die Handelspolitik der Gottorfer Herzöge im 17. Jahrhundert. Ein Beitrag zur schleswig-holsteinischen Handelsgeschichte*, Thèse dactylographiée, soutenue à l'université de Kiel, 1953.

<sup>34</sup> Indravati Félicité, « Pierre le Grand et les duchés du Nord au début du XVIII<sup>e</sup> siècle: entre considérations dynastiques et intérêts économiques », *art. cit.*

<sup>35</sup> Richard Schück, *Brandenburg-Preußens Kolonialpolitik unter dem Großen Kurfürsten und seinen Nachfolgern (1647-1721)*. Leipzig : Grunow, 1889, 2 vol.

un premier projet est rédigé en janvier 1647<sup>36</sup> par le Néerlandais Arnold Gijssels van Lier (1593-1676), amiral et gouverneur des Provinces-Unies, entré à 16 ans au service de la Compagnie néerlandaise des Indes Orientales. À 25 ans, il avait été commandant et marchand à Amboine dans les Moluques. Le Prince Frédéric Henri d'Orange-Nassau (1584-1647) l'envoie durant les dernières années de la guerre de Trente Ans auprès de son gendre Frédéric Guillaume de Brandebourg (bientôt appelé « le Grand Électeur », 1620-1688), qui fait de lui son conseiller pour les questions coloniales. Une fois le projet élaboré et examiné par le gouvernement du Brandebourg, des négociateurs et « leveurs de fonds » sont envoyés par l'Électeur dans les villes hanséatiques de Hambourg et de Lubeck, avec pour mission de convaincre leurs conseils municipaux et leurs marchands<sup>37</sup>. Le roi de Danemark est également sollicité, tandis que l'Électeur sollicite de l'empereur Ferdinand III (r. 1637-1657), dont il est le vassal, un privilège lui accordant le droit de fonder une compagnie<sup>38</sup>.

On constate donc que les princes d'Europe du Nord abordent l'océan Indien d'une manière particulière, qui mêle enjeux commerciaux et négociations diplomatiques et laisse apercevoir une division des expertises. Les Hollandais semblent avoir compilé un savoir géographique et commercial, tandis que les marchands et les gouvernements de la Hanse apportent une expertise de la navigation et de la logistique. Au-delà des savoirs mobilisables dès le XVI<sup>e</sup> siècle, on constate que le Nord participe, à sa manière, à la construction de nouveaux savoirs diplomatiques à partir de leur expérience et des connaissances accumulées dans l'océan Indien.

### **L'océan Indien dans la diplomatie européenne : entre commerce, ethnographie et triangulation**

Les savoirs diplomatiques et politiques européens portant sur l'océan Indien trouvent souvent leur source dans des récits qui en compilent d'autres ou s'en inspirent fortement. Or, ces compilations, ces écrits proviennent souvent d'Europe du Nord : un « prisme nordique » existe bel et bien. Ainsi, les écrits de Mandelsloh sont utilisés, d'abord dans des publications en langue allemande, puis rapidement traduits dans de nombreuses langues européennes. Leur version française est publiée par le diplomate Abraham de Wicquefort, auteur d'un ouvrage appelé à devenir une référence pour les diplomates européens : *L'Ambassadeur et ses fonctions*<sup>39</sup>. Wicquefort y décrit les fonctions, les qualités, mais aussi les défauts des diplomates à partir d'exemples concrets d'ambassades qu'il commente abondamment. Grâce à sa connaissance des récits d'Olearius et de

---

<sup>36</sup> R. Schück, *Brandenburg-Preußens Kolonialpolitik unter dem Großen Kurfürsten*, op. cit., vol. 2, p. 1-3.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 13-14.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 21-23.

<sup>39</sup> Abraham de Wicquefort, *L'Ambassadeur et ses fonctions*, 2 vol. Paris : Pierre Marteau, 1690 [1682].

Mandelsloh, ainsi qu'à des textes écrits par des voyageurs et diplomates portugais envoyés en Inde, il enrichit son manuel d'exemples issus de la diplomatie de l'océan Indien. Cela a des répercussions sur la diplomatie européenne et son fonctionnement, à tel point que l'on peut se demander si la diplomatie intra-asiatique ne devient pas une référence, grâce à laquelle Wicquefort explique aux diplomates et aux souverains européens comment faire, ou ne pas faire, de la diplomatie. On constate en effet que la richesse, la puissance militaire et le cérémonial des cours de l'Orient apparaissent chez Wicquefort comme une source d'inspiration et sont magnifiés. L'auteur discute les liens entre magnificence, force économique et pouvoir politique. Wicquefort utilise par exemple les récits d'Oléarius pour parler des droits et devoirs des ambassadeurs, de leurs privilèges et immunités, mais aussi des limites imposées au statut de négociateur par les prérogatives des princes<sup>40</sup>. Une admiration pour ces cours est palpable. Le contexte de l'océan Indien, théâtre éloigné où les Européens rencontrent une certaine hospitalité et des possibilités d'expansion commerciale, rend la question de l'accueil et celle du don centrales, comme l'illustre le récit du passage de Mandelsloh par les cours indiennes :

« Accompagné de telles gens, & attaqué d'une violente diarrhée, qui degenera en dyssentrie avec une fièvre chaude, il entreprit d'aller à *Ormus*, & de passer de là aux *Indes*. [...] Il eut le bonheur de rencontrer à *Surate* de la civilité & de l'hospitalité [...] ; où il demeura quelque temps & y subsista aux dépens d'autrui. De *Surate* il fut conduit par terre à la Cour du Grand-Mogol, où ayant subsisté quelque mois il revint heureusement à *Surate* [...] ».<sup>41</sup>

La description très élogieuse par Mandelsloh des villes visitées, notamment Agra et Ahmedabad, sont reprises telles quelles dans des atlas<sup>42</sup>, des dictionnaires<sup>43</sup> et des manuels de cérémonial<sup>44</sup> jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Dès les premiers contacts, les présents apportés par les Européens en Asie sont perçus, par les Européens eux-mêmes, comme insuffisants, mesquins, de peu de valeur par rapport à un Orient luxueux. De très

<sup>40</sup> Indravati Félicité, « Une diplomatie de second rang ? Le rôle des experts dans les relations du duché de Gottorp avec les grandes puissances (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles) », *art. cit.*

<sup>41</sup> *Voyages célèbres et remarquables, faits de Perse aux Indes Orientales, par le Sr. Jean-Albert de Mandelslo, gentilhomme des ambassadeurs du duc de Holstein en Moscovie et Perse...*, traduction d'Abraham de Wicquefort, Amsterdam, Le Cène, préface de Wicquefort, non paginée.

<sup>42</sup> Hermann Adolph Authes, *Abrahami Saurii Stätte-Buch: oder außführliche und auß vielen bewehrten alten und neuen Scribenten zusammen in ein Corpus gebrachte Beschreibung der fürnehmsten Stätte/Plätz und Vestungen/ meistens in Europa, auch theils in andern Theilen der gantzen Welt*. Francfort : Bayer & Ammon, 1658, p. 667-670.

<sup>43</sup> Entrée « Olearius », in : Johann Heinrich Zedler (dir.), *Großes vollständiges Universal-Lexicon aller Wissenschaften und Künste*, Leipzig et Halle (désormais « Zedler Lexicon »), vol. 25, 1740, col. 1166-1167. Également l'entrée « Persien », in : *Zedler Lexicon*, vol. 27, 1741, colonnes 602-609, la « description de voyage » d'Olearius est mentionnée deux fois col. 609, parmi d'autres références ; enfin, l'article « Rußland », in : *Zedler Lexicon*, vol. 32, 1742, col. 1907-1974, Olearius est la première référence bibliographique citée col. 1973.

<sup>44</sup> Johann Christian Lünig, *Theatrum Ceremoniale historico-politicum oder historisch- und politischer Schau-Platz aller Ceremonien, welche so wohl an Europäischen Höfen, als auch sonstenbey vielen illustren Fällen beobachtet worden*, vol. 1, 1719. Leipzig : Weidmann, p. 703.

nombreux récits de diplomates européens envoyés en Asie confirment l'émergence d'un complexe d'infériorité face à ces cours très raffinées. Par exemple, à l'arrivée de Vasco de Gama en Inde, les marchands se moquent des présents qu'il apporte pour les souverains indiens, et sa négociation échoue<sup>45</sup>. Le public européen est très demandeur de récits d'ambassades surtout orientales, dans lesquels doit toujours figurer une liste des cadeaux apportés : tapis, soieries, pierres précieuses, bois précieux, etc.

On constate donc que les sources produites par des diplomates ou dans le contexte de rencontres diplomatiques permettent de comprendre que les enjeux commerciaux, même s'ils ont occupé une place essentielle dans les relations entre les Européens et l'océan Indien, n'ont pas constitué la seule motivation ni le seul résultat de ces relations. En effet, à rebours d'une historiographie qui a longtemps diminué la portée des contacts diplomatiques, on constate que les échanges avec les princes et les marchands de l'océan Indien avaient différentes fonctions. Ils ont notamment contribué à façonner la diplomatie européenne, notamment par un effet de triangulation, les Européens voyant dans ce miroir à la fois un idéal à imiter – le cérémonial, le décorum, la titulature des souverains, des réminiscences de rencontres de l'Antiquité favorisées par l'humanisme – ainsi que de profondes différences avec les modèles européens. Ces impressions pouvaient s'exprimer de manières apparemment contradictoires sous la plume d'un même auteur tel que Wicquefort : parfois, il exprime une critique construisant une altérité forte afin de surmonter l'impression de différence et d'incompréhension, mais d'autres fois, il adopte un discours élogieux, présentant les cours de l'Orient comme un modèle. Or, dans ce processus, l'Europe du Nord joua le rôle d'intermédiaire de premier plan, non seulement car c'était une région tournée vers la mer, mais aussi, en raison du rêve d'Orient suscité par sa situation d'interface septentrionale entre Europe et Asie, et des contacts anciens avec la Russie, une cour longtemps considérée comme orientale. Rendre justice à cette construction nord-européenne d'une vision particulière de l'océan Indien ouvre de nombreuses pistes qui enrichiraient notre vision des relations eurasiatiques.

Le célèbre traité d'Abraham de Wicquefort précédemment cité, *L'Ambassadeur et ses fonctions*, se referme sur les lignes suivantes :

« Bien que ce ne soit pas mon intention de parler ici des présents que les princes se font entre eux, non plus que de ceux que les ambassadeurs se font dans les cours où ils négocient, je dirai pourtant qu'ils sont tellement de l'essence de l'ambassade dans les cours de l'Orient qu'il y a des princes qui ne s'envoient des ambassadeurs que pour faire accompagner leurs présents dont ils font une espèce de commerce. En l'an 1621, le roi indien de Deccan

---

<sup>45</sup> Sanjay Subrahmanyam, *The Career and Legend of Vasco de Gama*. Cambridge : Cambridge University Press, 1998 (trad. fr. de 2012 aux éditions Alma, Paris), p. 136-137. Pour la cour safavide, voir Marianna Shreve Simpson, « Gifts for the Shah : An Episode in Hapsburg-Safavid Relations during the Reigns of Philip III and 'Abbas I », in : Linda Komaroff (éd.), *Gifts of the Sultan. The Art of Giving at the Islamic Courts*, Catalogue d'exposition, Los Angeles, 2011, p. 125-147.

envoya son ambassadeur à Shah Abbas, roi de Perse ; seulement pour lui faire présent de quantité de ces pièces de coton qui se font en son pays, qui devaient en quelque façon payer les chevaux que le shah lui avait envoyés quelque temps auparavant. Mais ce qu'ils appellent présent n'est proprement que marchandise ; parce que de part et d'autre ils en ajustent si bien la valeur qu'il n'y a point d'avantage ni pour celui qui fait, ni pour celui qui reçoit le présent, et ils le règlent comme une chose où leur réputation est intéressée. Sur quoi il y a bien des choses à dire, mais comme elles ne sont pas de notre sujet, je finirai ici la première partie de ce traité. »<sup>46</sup>

Le texte de Wicquefort soulève des questions essentielles au sujet du rôle joué par les cadeaux diplomatiques et du sens qui leur est attribué, des questions qui dépassent le cadre strictement historique de l'analyse des échanges eurasiatiques. Retenons-en ici trois : premièrement, le thème de la fonction des cadeaux dans le contexte des échanges diplomatiques ; ensuite, la question de la matérialité de ces cadeaux et de leur valeur ; enfin, les divergences possibles dans l'interprétation de la signification du cadeau, notamment dans le contexte de relations interculturelles.

On constate que les cadeaux font l'objet, sous la plume de Wicquefort, d'une idéalisation qui n'est pas sans rappeler la définition du don dans les sociétés primitives proposée par Marcel Mauss dans son ouvrage de 1924. Le don serait, sinon d'essence purement immatérielle, en tout cas non monnayable. Mauss rappelle en effet dans son introduction qu'il analyse les sociétés « avant la monnaie »<sup>47</sup>, même si ses conclusions proposent ensuite des pistes permettant d'élargir ses résultats à des périodes plus tardives. Mauss montre que la valeur du don ne peut se mesurer avec exactitude, et cela va même plus loin : elle ne doit en aucun cas faire l'objet d'une mesure précise, sous peine de faire perdre au cadeau sa « force »<sup>48</sup>, son « esprit »<sup>49</sup>. Cette idéalisation s'opère chez Wicquefort par l'opposition affirmée entre présent et marchandise, entre « économie morale »<sup>50</sup> et économie de marché. Ce qui motive le jugement de Wicquefort semble être la conscience, chez ce diplomate en fin de carrière, qu'un changement est à l'œuvre dans la « société des princes »<sup>51</sup> : les valeurs de la cour, reposant sur les liens interpersonnels et les échanges de présents, tendent à être remplacées par les valeurs « bourgeoises » et impersonnelles du marché, l'État reposant désormais sur des relations capitalistes guidées par l'intérêt individuel. Une tension entre deux systèmes de valeurs affleure ici, qui révèle moins un décalage avec l'Asie que des tensions intra-européennes.

<sup>46</sup> A. de Wicquefort, *L'Ambassadeur et ses fonctions*, op. cit., vol. 1, p. 658.

<sup>47</sup> Marcel Mauss, *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*. Paris : PUF, 1968 [1924/1925], p. 12.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>50</sup> Barbara Stollberg-Rilinger, « Zur moralischen Ökonomie des Schenkens bei Hof (17.-18. Jahrhundert) », in : Werner Paravicini (éd.), *Luxus und Integration. Materielle Hofkultur Westeuropas vom 12. bis zum 18. Jahrhundert*. Munich : Oldenbourg, 2010, p. 187-202.

<sup>51</sup> L. Bély, *La société des princes*, op. cit.

La référence à « l'Orient » interpelle elle aussi. Elle produit un déplacement géographique qui contribue à sa manière à la mise à distance des valeurs marchandes ou bourgeoises. Wicquefort peut ainsi mettre l'accent sur ce qu'il veut faire apparaître comme une spécificité de la diplomatie européenne : le don désintéressé fondé sur une éthique aristocratique ainsi que l'échange de présents non monnayables entre États. Au-delà de l'intention affichée comme première (celle de définir le rôle joué par les cadeaux dans la diplomatie), on assiste également dans cet extrait à la construction d'une différence culturelle forte, qui reposerait sur la qualité morale des relations et des interactions entre les individus.

Wicquefort construit cette différence à partir d'un exemple précis, celui de la cour du shah de Perse Abbas (r. 1588-1629), un souverain lointain, mais connu de ses lecteurs par d'autres écrits, des représentations iconographiques, *etc.*, ce qui est censé conférer à son raisonnement une certaine crédibilité ; l'autre souverain, le « roi indien » est probablement le sultan Ibrahim 'Adil Shah II de Bijapur (r. 1656-1672)<sup>52</sup>. Qu'un théoricien de la diplomatie moderne se fasse ainsi observateur et juge de pratiques asiatiques, voire anthropologue, soulève plusieurs questions : celle des normes en vigueur dans la « société des princes », ou encore celle de la prétention à l'universalité des valeurs de cette « société ». De plus, ce texte place au cœur des relations diplomatiques la question de la « commensurabilité<sup>53</sup> » entre les cultures : une communication fondée sur des instruments et un langage communs est-elle possible ou au contraire, comme semble l'affirmer ici Wicquefort, est-elle rendue impossible par des systèmes de valeurs et des référents différents ?

## Conclusion

À partir de quel moment une relation fondée sur l'admiration face à la magnificence et à la culture politique des souverains asiatiques laisse-t-elle la place à une volonté de domination et de dénigrement de la culture de l'autre qui permettra, notamment, de justifier l'entreprise coloniale ? Le texte de Wicquefort sur les présents montre bien que la réponse à cette question ne saurait être purement matérialiste. Il est également nécessaire de prendre en compte l'évolution du regard porté sur l'autre, ce que montrent les écrits du XVII<sup>e</sup> siècle portant sur la diplomatie. L'Orient y apparaît toujours comme un miroir qui renvoie aux Européens une image idéalisée de la société de cour, un paradis du luxe et une haute culture en matière de cérémonial. De plus, le style des écrits sur l'orient connaît une évolution. En effet, jusqu'au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle les récits de voyage contenaient généralement des informations géographiques et économiques avec quelques éléments sur les pouvoirs en place dans ces régions. Après 1650, un genre nouveau apparaît, celui de

---

<sup>52</sup> Muhammad Nayeem, *External Relations of the Bijapur Kingdom*, Hyderabad, Bright Publishers, 1974. Je remercie Sanjay Subrahmanyam pour son aide dans la contextualisation de ce passage et pour ses indications bibliographiques.

<sup>53</sup> Sanjay Subrahmanyam, « Par-delà l'incommensurabilité : pour une histoire connectée des empires à l'époque moderne », in : *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 2007/5, N° 54-4bis, p. 34-53 et Id., *L'éléphant, le canon et le pinceau*. Paris : Alma, 2016.

l'ethnographie : les peuples rencontrés, de même que les négociations diplomatiques menées en Asie, sont décrits avec une volonté de créer des différences fortes et de classer les peuples en fonction de caractéristiques clairement compréhensibles<sup>54</sup>. Il est intéressant de noter que c'est un homme du Nord, le Néerlandais Abraham de Wicquefort, attentif à la tension entre échanges commerciaux et relations diplomatiques, entre le monde marchand et la société des princes, qui en offre l'une des premières expressions.

---

<sup>54</sup> Sanjay Subrahmanyam, « Connected Histories : Notes towards a Reconfiguration of Early Modern Eurasia », in : *Modern Asian Studies*, vol. 31, N°3 (numéro special *The Eurasian Context of the Early Modern History of Mainland South East Asia, 1400-1800*), p. 735-762.